

Pascal PLANTARD, Agnès VIGUÉ-CAMUS, dirs, *Les Bibliothèques et la transition numérique. Les ateliers internet, entre injonctions sociales et constructions individuelles*

Villeurbanne, Presses de l'Enssib, coll. Papiers, 2017, 212 pages

Florence Michet



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/13293>

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2018

Pagination : 424-426

ISBN : 978-2-8143-0519-9

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Florence Michet, « Pascal PLANTARD, Agnès VIGUÉ-CAMUS, dirs, *Les Bibliothèques et la transition numérique. Les ateliers internet, entre injonctions sociales et constructions individuelles* », *Questions de communication* [En ligne], 33 | 2018, mis en ligne le 01 septembre 2018, consulté le 28 octobre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/13293>

Tous droits réservés

Indépendamment de ce processus de « ratification » américaine (plus ou moins imaginaire ?), la question des rapports Averty/États-Unis, son goût pour le jazz, pour une certaine modernité musicale et esthétique, méritait d'être approfondie (en termes sociologiques, à mettre en relation avec le milieu, les aspirations esthétiques et la génération de Jean-Christophe Averty). Ceci est un exemple parmi d'autres : l'information est là, le lecteur devra chercher lui-même l'interprétation.

Jean-Christophe Averty appartient aussi à la génération de premiers réalisateurs de télévision qui ont certainement cru que le médium serait le lieu d'une reconnaissance, et ont été déçus. D'où la haine de ce qu'est devenu la télévision au fur et à mesure qu'il vieillit. Même si Jean-Christophe Averty l'a exprimé avec une fureur particulière, elle apparaît banale – typique de cette génération de réalisateurs. Sylvie Pierre note justement que Jean-Christophe Averty a été considéré, à la fin de sa carrière, comme assagi, ayant fait des compromis, ce qui cadre mal avec l'idée de l'artiste provocateur dadaïste. Mais les nécessités de la carrière dans ce médium ont dû jouer. Bref, l'auteur de cette recension aurait aimé que Jean-Christophe Averty soit traité moins comme un individu, un météore, et qu'il soit un peu plus sociologisé, ce qu'on a pu faire avec des artistes infiniment plus reconnus que lui, dans de tout autres contextes (Svetlana Alpers sur Rembrandt [1988, *L'Atelier de Rembrandt. La Liberté, la peinture et l'argent*, trad. de l'anglais par J.-F. Sené, Paris, Gallimard, 1991], pour ne citer qu'un exemple), sans rien enlever ou ajouter à la question de la « qualité », mais en déplaçant la question. Cela aurait peut-être fragilisé ce qui me paraît être l'ambition de l'ouvrage : établir, après d'autres chercheurs, mais de façon beaucoup plus complète, le statut particulier d'un « artiste de télévision ». À cette réserve près donc, les « avertologues », les historiens et les sociologues de la télévision française trouveront dans ce livre précieuse matière à réflexions à la fois sur un individu, sur une œuvre et sur le statut de la télévision dans la société française.

Jérôme Bourdon

Université de Tel Aviv, IL-69978
jeromebourdon@gmail.com

Pascal PLANTARD, Agnès VIGUÉ-CAMUS, dirs, *Les Bibliothèques et la transition numérique. Les ateliers internet, entre injonctions sociales et constructions individuelles*
Villeurbanne, Presses de l'Enssib, coll. Papiers, 2017, 212 pages

La fracture numérique s'est déplacée des équipements aux usages et les bibliothèques en tant que lien social pour les plus démunis, conscientes de ce problème,

jouent leur rôle de médiateur dans ce domaine. Cet ouvrage, sous la direction de Pascal Plantard, enseignant-chercheur à l'université de Rennes 2, spécialiste de l'exclusion numérique et Agnès Vigué-Camus, chargée d'études en sociologie à la Bibliothèque publique d'information (BPI), présente les ateliers internet comme des solutions pour opérer la transition numérique faisant de la bibliothèque un lieu inclusif ouvert à tous sans exception, un « centre culture à la plus-value humaine » (p. 10). Dans l'introduction (pp. 7-15), les deux directeurs de publication et Mathilde Servet, cheffe du service Savoirs Pratiques de la BPI, rappellent que très tôt les bibliothèques se sont posées en lieux de formation à l'utilisation du numérique, dès 1990, puis en 2012 avec ces ateliers informatiques. Face à l'utilisation de l'outil numérique, certaines personnes en difficulté se rendent dans les bibliothèques pour chercher des réponses. À la fois tiers lieu ou troisième lieu, selon la définition de Ray Oldenburg, la bibliothèque devient un lieu inclusif créant ainsi des relations sociales entre les différents publics. L'ouvrage est découpé en trois parties séparées en chapitres rédigés tour à tour par des contributeurs tous issus du secteur des bibliothèques.

La première partie, « La fracture numérique revisitée », est divisée en deux chapitres. Le premier, « La fracture numérique : visages et usages » (pp. 18-27), fait rapidement, mais judicieusement, le tour de la question de la fracture numérique « un nom qui nomme un mal qu'il faut soigner » (p. 19). Cette préoccupation augmente et a évolué avec le temps passant de l'inégalité d'accès aux outils à l'inégalité d'utilisation selon les groupes sociaux, de l'équipement à l'usage. « La fracture ne se réduit pas elle se déplace » (p. 20) créant ainsi « l'isolement social » (p. 21) dû à la pauvreté, mais aussi au manque de temps à y consacrer (enquête M@rsouin 2009). Le projet Inéduc mené entre 2012 et 2015 a conclu que « les inégalités éducatives liées aux usages du numérique, importantes chez les adolescents, dépendent beaucoup du territoire dans lequel ils vivent » (p. 25), ce n'est plus l'équipement qui bloque, mais le manque de connexion. La bibliothèque ne peut rester en marge de ces phénomènes d'inégalités renforçant le rôle social de ces institutions culturelles. Le deuxième chapitre « Rester connectés » (p. 28-70) reprend une enquête menée par la BPI lors des deux générations d'ateliers numériques mis en place, entre octobre 2012 et mars 2013, avec un cadre informel puis depuis janvier 2014, organisés en séances de 1h30 sur des thèmes précis. Deux études qualitatives portant sur 30 entretiens semi-directifs et une quinzaine d'observations dans ces ateliers ont permis de mettre

à jour la nécessité de pratiquer réseaux et écrans pour les participants. Le profil de ces usagers inscrits est très divers : actifs ou retraités, la moyenne d'âge est de 61 ans, utilisant peu les services de la bibliothèque. Ils viennent pour différentes raisons : retard parce que leur métier n'implique pas l'utilisation de l'outil, ils délèguent ces tâches à d'autres, ne sont pas intéressés, sont chômeurs. Le manque d'utilisation pendant une période donnée entraîne un retard important du fait de l'évolution rapide des outils. L'absence de solidarité au travail et en famille est aussi un facteur d'exclusion numérique. Cette prise de conscience d'incompétence, ressentie par certains comme un « handicap » (p. 50), et cette « injonction sociale à s'équiper et à se connecter » (p. 45) mènent ces usagers vers ces ateliers par crainte de stigmatisation. Les types de demandes diffèrent : familiarisation avec la technologie, connaissances nécessaires dans la vie quotidienne (démarches administratives), acquérir des automatismes, réveiller des connaissances enfouies. Les paroles rapportées des utilisateurs augmentent la véricité du propos.

La partie II de l'ouvrage, « De la bureautique au Fablab : parcours de médiation », est divisée en six chapitres présentant chacun six expériences de médiation numérique dans différentes médiathèques françaises retraçant ainsi l'évolution du numérique dans ces espaces et les modifications progressives des pratiques professionnelles et des demandes des usagers. Le responsable de la médiathèque de Saint-Aubin relate son parcours dans un « questions-réponses » avec Agnès Vigué-Camus. Il constate que son métier a bien changé, les demandes d'ateliers de ce type augmentent et les contenus se déplacent. Ensuite, un animateur numérique remarque que son parcours professionnel s'est aussi modifié en fonction des demandes des usagers. Il a dû constamment s'adapter à leurs besoins passant de l'utilisation pratique de l'outil à l'identité numérique, de l'animation multimédia à la véritable médiation pour « les accompagner dans l'acquisition d'une culture numérique » (p. 87). Il ira jusqu'à leur proposer un atelier de robotique (p. 90) puis un Fablab mobile (p. 93), concluant que le métier de médiateur numérique sera à l'avenir un aspect inévitable du métier de bibliothécaire. Puis, à Montreuil, ville très marquée par les inégalités sociales, la diversité des publics et le dynamisme culturel (p. 97), le constat a été fait d'un manque de surface en bibliothèque pour accueillir les usagers mais aussi de la faible proposition de postes informatiques. L'équipe a donc fait l'acquisition de ressources numériques consultables à distance, de liseuses et de tablettes pour valoriser ces contenus mais n'a malheureusement pas obtenu le résultat souhaité. Ils

se sont donc engagés en 2014 auprès des bibliothèques sans frontières (BSF), proposant un programme de sensibilisation et de formation à la culture numérique y compris la programmation intitulé « Voyageurs du code ». Ce programme est présenté (p. 107), ainsi que leur expérience personnelle dans cette action.

Une bibliothèque ouverte en 2013 dans un quartier pauvre de la capitale participe à sa revitalisation. Elle est pensée comme un lieu accueillant tous les publics gratuitement en répondant à leurs besoins particuliers y compris au niveau numérique dans un projet « d'inclusion sociale ». Dès le départ, ils ont opté pour la mise à disposition d'outils et l'accès à internet ayant choisi d'aborder le numérique selon la dimension ludique et la découverte de jeux vidéo en réseau par exemple ce qui a attiré un public d'adolescents absent habituellement de la bibliothèque. Cela passait par la volonté de déconstruire les préjugés de certains usagers. Le pôle inclusion numérique passait surtout par des ateliers proposés sous forme de cycle mais l'inscription jugée trop contraignante s'exposait à un fort absentéisme. La simplification sous la forme d'une « permanence numérique » (p. 114), un rendez-vous hebdomadaire assuré par deux bibliothécaires où les gens viennent sans inscription avec leurs questions du moment sur n'importe quel sujet ou support, était la solution. Cela a engendré plus de mixité sociale et générationnelle. Le public est satisfait si on considère les récits rapportés par les bibliothécaires (p. 115) dégageant un sentiment d'utilité sociale. Cette démarche est devenue le volet numérique de leur projet social proposant aussi la consultation d'écrivains publics en référence aux Idéa stores londoniens (ces bibliothèques d'un genre nouveau fonctionnent en libre-service et proposent un service de formation permanent d'adultes et d'alphabétisation) (p. 119). Ils ont entamé aussi un partenariat avec « Emmaüs connect » (p. 120) dont l'objectif est de toucher un public qui ne vient pas en bibliothèque.

Le chapitre suivant présente la médiathèque Marguerite Duras à Paris ouverte en 2010 n'ayant jamais cessé de se diversifier s'adaptant aux évolutions technologiques, aux besoins et demandes des usagers. Le personnel s'est spécialisé dans cet accompagnement avec comme objectifs l'insertion sociale et professionnelle et l'inclusion numérique (p. 122) répondant ainsi aux textes et chartes professionnelles. La médiation est nécessaire pour l'appropriation des outils et des nouveaux usages numériques pour un certain public même s'ils ont le matériel à leur disposition. Ils proposent des ateliers, mais aussi des ressources d'autoformation intitulées « toutapprendre.com »

(p. 124). Cependant le manque de coordination et de communication entre le réseau des bibliothèques parisiennes, de visibilité pour les publics, a créé une insatisfaction au niveau des besoins des bibliothécaires empêchant les expérimentations alors que le réseau est important, couvre tout le territoire et propose des espaces suffisants, adaptés et des équipes dédiées au numérique. Les ateliers de cette bibliothèque ont des programmes mensuels précis et s'intitulent : Début'net pour l'initiation, Démonet pour la culture numérique et Débug'net pour le « dépannage » (p. 129). La bibliothèque évolue au rythme des demandes et besoins des usagers.

Le dernier chapitre (pp. 137-155), est une présentation du réseau des médiathèques du territoire de plaine commune au nord de Paris regroupant une population peu qualifiée, jeune, touchée par le chômage, de nationalités et de cultures très diversifiées. Il est identifié comme « Territoire de la culture et de la création » (p. 138). Fort de ces constats, les médiathèques sont au défi : du réseau informatique de 2006 au portail commun. La constitution d'un groupe de référents numériques a permis un état des lieux complet pointant les contrastes, favorisant un rééquilibrage et développant un bouquet et la mise en place d'ateliers y compris de création numérique. Il faut aussi penser au professionnel, médiateur ayant besoin de formation innovante pour accompagner au mieux. En annexe de ce chapitre, trois dispositifs sont présentés pour leur importance dans ce réseau : le Café numérique d'Aimé Césaire (p. 150) ; les jeux vidéo de Flora Tristan (p. 152) ; le bibliobus, laboratoire professionnel et makerspace mobile (p. 154).

La troisième et dernière partie de cet ouvrage propose la présentation de trois bibliothèques étrangères choisies pour leur offre innovante : en Suède le *learning center* de la Bibliothèque municipale de Malmö (p. 160) utilise le partage de connaissances nommé « pique-nique » ; en Finlande le *makerspace* de la bibliothèque centrale d'Helsinki (p. 171) essaie de toucher tous les usagers, pas seulement les férus d'informatique créant un lieu de rencontre y compris pour les réfugiés ; en Allemagne à la bibliothèque de Cologne (p. 178), le recours à des bénévoles pour les ateliers est courant, les bibliothécaires n'ayant pas tous les compétences nécessaires, attirant de nouveaux usagers pour « travailler davantage avec les gens qu'avec les livres » (p. 183). Dans un dernier chapitre, « Quand la digital divide s'impose aux bibliothèques : une analyse américaine » (p. 185-199) un bref historique de la lecture publique à l'inclusion numérique en Amérique est proposé.

À travers cet ouvrage, la bibliothèque est présentée comme un lieu d'inclusion numérique de premier plan : son évolution a permis d'attirer de nouveaux publics allant jusqu'aux migrants. La présentation de ces ateliers numériques prenant différentes formes selon les publics et les lieux nous permet, en tant que novice, de découvrir l'implication pour des lieux de lecture publique dans l'inclusion numérique. Pour les professionnels, ces différentes expériences donnent des idées d'ateliers à mettre en place même si l'adaptation est de mise. Cependant, le dernier chapitre sur les bibliothèques à l'étranger aurait pu être plus étayé et aborder peut-être plus d'expériences.

Florence Michet

Mica, université Bordeaux Montaigne, F-33600
florence.michet@etu.u-bordeaux-montaigne.fr

Théories, méthodes

Jean-François Bert, *Une histoire de la fiche érudite*

Villeurbanne, Presses de l'Enssib, coll. Papiers, 2017, 144 pages

Étymologiquement, une fiche fixe quelque chose. Ainsi, de façon concrète, se sert-on d'un clou pour ficher ou fixer un matériau. Mais le mot « fiche » est également employé, de façon abstraite, dans le domaine des sciences humaines et sociales (SHS). Elle devient alors une manière de fixer un savoir dont l'homme est le sujet, et parfois aussi l'objet. Jean-François Bert s'intéresse à un type particulier de fiche, celle qu'on nomme « érudite ». Il lui donne pour ancêtre le registre médiéval né au XIII^e siècle et la définit comme l'une des formes d'enregistrement du savoir, aux côtés de la feuille volante, de la liste, du carnet ou encore du cahier de notes. Son point de départ est une forme de fiche issue du monde des bibliothèques et dont le but premier est l'inventaire. Jean-François Bert se présente comme un historien des pratiques savantes – et la fiche érudite est employée des sciences naturelles à la médecine –, comme un anthropologue des savoirs et comme un spécialiste de l'archive des SHS. Dans son essai intitulé *Une Histoire de la fiche érudite*, il réalise un projet éponyme de Lucien Febvre. Dans cette perspective, nous signalons que le point de départ, d'apparence restreinte, de la fiche érudite donne lieu à une vaste réflexion sur les différents avatars passés, présents et futurs de la fiche. Jean-François Bert analyse le discours sur la fiche, un discours entre éloge et blâme, qui relève de l'éloquence épideictique et qui approfondit le paradoxe selon lequel, dans le monde de la pensée, rien ne se fait sans fiche, sans pour autant que la fiche fasse tout. Nous proposons